

*Scrupule* (maman dit que c'est bien d'en avoir)... *Trop vengeance* (hum ! ça ne doit pas être convenable)... *Terre qui meurt*... Quelle chance ! un Bazin qui n'est pas sorti !

— Voyons, Mademoiselle Henriette, vous mettez donc tout à la réserve à présent ?

— Pas encore tout, Monsieur Bartane, mais ça viendra ; car c'est le moyen de donner, même aux œuvres les plus honnêtes, une petite saveur de fruit défendu que personne ne dédaigne : vous tout le premier, Monsieur Bartane.

— Oh ! Mademoiselle, peut-on dire !... Pour ne pas vous faire mentir, cependant, marquez donc à mon nom, je vous prie, *Donatienne*, que je vois là, derrière la grille.

— Comment, Suzon ! Trois romans ! Vous savez bien la règle : un ouvrage sérieux n'est pas de trop pour accompagner deux frivoles.

— Oh ! pour une fois. J'ai lu en entier, la semaine passée, les *Harmonies providentielles*.

De 2 à 6, c'était ainsi un joyeux caquet à la bibliothèque Sainte-Marthe. Mlle Henriette disait couramment qu'elle n'avait dans la semaine que le jeudi. Et de fait, il fallait qu'elle fût gravement malade ou bien empêchée pour confier les clés à Mme Berlot, la vice-présidente.

Elle avait été l'inspiratrice et était demeurée l'âme de l'œuvre, et nulle, parmi les sociétaires, n'était mieux entendue pour le choix délicat des romans de jeunes filles, pour la gestion des finances ou la réclame. Elle proclamait sans hésiter :

— *Donatienne* ne doit se lire que de trente à trente-cinq ans, et *Sapho* de trente-cinq à quarante.

Et ses jugements, brièvement consignés par deux limites d'âge à la première page des volumes, faisaient loi pour toutes les mères sages de la ville.

Aussi, moitié plaisante et moitié fière, appelait-elle la vieille maison toute branlante de vétusté : " Mon royaume des Huchettes." Elle avait consacré à l'œuvre tout son temps et son avoir dans l'intention de faire la guerre à la littérature immorale ou neurasthénique du moment, en dirigeant l'esprit de la jeunesse vers les auteurs de talent sûr et honnête. Quelques bonnes volontés, d'esprit moins combatif, mais également voué au bien, avaient fait fête à son idée. Et après bien des démarches, des coups de sonnette et des sacrifices de toutes natures, d'argent ou d'orgueil, on avait loué, dans un quartier lointain, un immeuble de pauvre mine, inhabité depuis longtemps, et acheté un fonds de bibliothèque d'occasion. Le nombre des livres mis en lecture s'était par la suite accru régulièrement chaque mois, grâce aux cotisations des membres. Et ainsi, depuis quinze ans passés, Mlle Henriette Janille, à

l'exemple de sainte Marthe, luttait courageusement contre la Tarasque, symbole des mauvais livres.

Elle s'était donnée si passionnément à sa tâche, la pauvre fille, que la vie passait maintenant pour elle uniforme et monotone, sans joie vive mais aussi sans tristesse. Et d'après elle c'était une récompense suffisante, tant elle avait soutenu d'épreuves autrefois.

Elle était d'une honorable famille de bourgeoisie. Son père, modeste professeur de huitième dans une institution de Châteauroux, était mort jeune et déjà veuf, laissant trois filles et peu d'argent. L'aînée, Henriette, avait alors vingt ans. Elle était allée s'installer à Bourges, où son grand-père maternel avait mené dans la justice de paix toute son existence d'honnête homme. Elle avait repris la maison de l'aïeul cachée entre le tilleul de la cour et la charmille du jardin. Et là, pleine de jeunesse et de courage, elle avait fondé un " pensionnat de demoiselles ", comme disait l'écriteau de la porte. Ses sœurs lui servirent de surveillantes et de maîtresses, et le prétoire d'autrefois sur le mur duquel la place du Crucifix se détachait encore en clair vis-à-vis de la porte, devint salle d'étude. L'estime générale que les trois jeunes filles s'attirèrent rapidement, les anciennes relations de leur famille dans le pays, l'intérêt qu'inspirait à tout le monde leur situation, amenèrent bientôt la prospérité de l'établissement. Et moins de cinq ans après leur installation, Mlles Janille pouvaient considérer l'avenir sans inquiétude et ne pas avoir peur de la vie.

Le pensionnat était plein de chansons du matin au soir, comme un nid de fauvettes à la veille du premier vol, et le bonheur, de moins en moins craintif, entraînait maintenant l'aile grande éployée dans la maison.

L'éclaircie fut de courte durée pour Henriette.

Un jeune professeur, à qui elle avait eu à demander quelques conseils pour monter son institution, avait été séduit par la grâce charmante et simple de son âme. Il s'était dit qu'une telle femme, à la fois intelligente et pratique, saurait unir le rêve et l'action, partager son goût pour l'étude, et qu'avec elle toute la vie serait de douceur et d'amour. Il avait une petite fortune ; elle possédait si peu de chose en dehors de ses grands yeux, de sa jolie tournure, de son esprit et de son cœur. Avec la sympathie qu'elle lui avait déjà témoignée, comment ne serait-il pas agréé ?

Alors, un après-midi, il avait pris le chemin du pensionnat, dans le soleil et dans la joie. Il avait eu un coup de sonnette hardi, tintant clair, comme un carillon. Henriette l'avait reçu dans le salon d'acajou et de velours grenat. A côté, au cours de la sœur cadette, on entendait une